

« Hamare ne veut plus de son logement » : la question de l'habitat déshabité en situation de confinement

Katia François-Maïkoouva, Assistante de service social au ministère de la Justice, France, Intervenante en analyse de pratiques professionnelles, Doctorante en Sciences de l'éducation, Centre de Recherches Éducation et Formation, Équipe « savoir, rapport au savoir et processus de transmission », UPL, Université Paris Nanterre, F92000 katia_francois@yahoo.fr

RÉSUMÉ :

Dans cet article, je souhaite explorer les mutations de l'espace de l'entretien social à travers les remaniements du rapport à l'habitat qu'a entraînés la crise sanitaire liée au virus de la COVID-19. Je souhaite explorer en quoi la situation de confinement a parfois déployé tout un imaginaire de l'occupation idéale d'un logement, mobilisant les assistants de service social et les personnes accompagnées autour de repères communicationnels à coconstruire – une dimension de l'accompagnement qui donnera tout son sens aux mots latins cum et panis dont il tire son origine, en cela qu'il signifie « qui mange le pain avec ». À travers le récit de pratique issu de la situation sociale d'Hamare, qui souhaite en pleine épidémie vendre son logement et obtenir rapidement un nouvel appartement, j'étayerai la question de « l'habitat déshabité », que je définis comme l'éprouvé d'un environnement habitant insécure et incertain. Nous explorerons ainsi en quoi la dynamique « écoute, voix, regard » du tressage relationnel de l'entretien social permettra d'être « en présence » à distance pour soutenir son rayonnement dans l'accompagnement socioéducatif des problématiques liées au logement en situation de confinement.

129

MOTS-CLÉS :

Confinement, service social du personnel, télétravail, habitat déshabité, travail social rhizomique, travail social filicide

Confinement, quand tu nous tiens : un virus et des hommes

L'annonce présidentielle du 16 mars 2020 de la mise en confinement de la France, et de différents pays du monde, déploiera son souffle glacé de sidération et de pétrification sur nos habitus (Bourdieu, 1980). Un gel momentané de la vie, au sein duquel l'assistante de service social du personnel, comme tant d'autres métiers de la relation, s'est vu présenter le défi presque antinomique de soutenir à distance des hommes et des femmes sidérés par leur situation de confinement, en incapacité de se mouvoir psychiquement pour penser une vie sans les outils et repères de la vie d'avant. Une ère de glaciation des émotions pour certains, qui me renvoie aux quelques lignes où le psychiatre et psychanalyste Salomon Resnik (1999), avant d'évoquer sa rencontre avec un patient psychotique, souligne : « l'homme gelé est un être dissocié du monde qui l'entoure, donc de la vie. Celui-ci trouve dans son être glacé la solution à un dilemme ontologique : exister sans ressentir la douleur de vivre, mais sans le plaisir non plus » (: 626). En effet, comment se mouvoir psychiquement

et physiquement dans cet environnement devenu incertain (Kattar, 2016)? Comment continuer à soutenir la vie quotidienne quand quelque chose d'extraordinaire et d'innommable du monde s'effondre? Les mots de guerre sanitaire du président, figure symbolique d'autorité et de protection de la nation, résonneront avec force, sans que je puisse comprendre à quoi cela nous expose. Quand la norme impose de porter un masque de protection, et d'évaluer ce qui est essentiel à la vie pour sortir durant un temps limité, il s'agit là d'investir des pratiques aussi inhabituelles qu'impensables. Or, comment repenser la question du lien dans un contexte où la proximité sociale demeure prohibée? Comment me mettre en lien dans ce monde où je n'ai plus mes repères?

Le décompte quotidien par les médias du nombre de décès et de personnes touchées par la crise contribuera aussi à m'attraper de plein fouet à l'endroit de ma propre vulnérabilité, me rappelant avec une violence sans nom ma condition d'être mortel et mon impuissance face au chaos de la période épidémique. Un temps bouleversé et bouleversant, où les directives gouvernementales visant à endiguer l'épidémie ont imposé à leurs concitoyens de rester dans un chez-soi vécu par certaines personnes comme un lieu insécure. Dans une telle perspective, comment les différentes problématiques liées au logement s'accompagnent-elles en temps de crise sanitaire? Ainsi, quel maintien à domicile confiné a-t-il été possible de déployer auprès des personnes accompagnées qui veulent impérativement quitter leur logement, au risque d'une errance locative? Que traduisent ces demandes en masse d'accompagnés qui veulent à tout prix changer de lieu d'habitation dans une période de risque épidémique et de point mort des institutions? Quelles modalités d'adaptation vont pouvoir investir les assistantes de service social, qui du fait de la situation de télétravail devront intervenir à distance, exposant leur propre habitat personnel à des intrusions symboliques de leurs activités professionnelles? À travers le récit de pratique issu de la situation sociale d'Hamare, qui souhaite en pleine épidémie vendre son logement et obtenir rapidement un nouvel appartement, j'étayerai la question de « l'habitat déshabité », que je définis comme l'éprouvé d'un environnement habitant insécure et incertain. Dans cette perspective, je développerai, dans le cadre d'une approche clinique à orientation psychanalytique (Blanchard-Laville, Chaussecourte, Hatchuel et al., 2005), en quoi les interactions du couple accompagnant-accompagné, dans l'entretien social, soutiennent ses soubassements en situation de confinement.

Un environnement de travail singulier-pluriel

Avant d'entrer dans le propos de cet article, il me semble important de faire un détour relatif à mon accueil du confinement, en tant que citoyenne et en tant qu'assistante de service social, afin de mettre en perspective l'entremêlement du domaine intime et du domaine professionnel qu'entraîne la situation de travail à distance. Cela me permet d'apporter également quelques éléments d'information sur le contexte lié à la crise sanitaire de la COVID-19, qui ont précédé ma rencontre avec Hamare et marqué l'équipe de service social du personnel au sein de laquelle j'interviens maintenant depuis cinq ans. À titre de précision, le service social du personnel a pour mission d'accompagner les agents d'une institution autour de problématiques économiques, sociales et familiales. Ses objectifs, dans une perspective plus large, contribuent à maintenir l'équilibre entre la vie privée de l'agent et sa vie professionnelle, ce qui amène aussi souvent ce service spécialisé auprès d'agents salariés à intervenir sur des problématiques inhérentes au domaine du travail. Ce champ d'activité se situant par conséquent en bien des situations à la lisière de compétences en ressources humaines ou liées à la qualité de vie au travail, il n'est pas rare de se faire interpeler par différents acteurs de l'organisation, tels que les représentants syndicaux, le personnel d'un encadrement, l'infirmière de prévention ou encore le médecin de prévention, pour des situations d'agents concernés par des problématiques de risques psychosociaux, ces derniers ayant parfois un tel retentissement sur la situation sociale des agents que leur travail s'avère impossible.

Ainsi, j'interviens au sein d'une juridiction du ministère de la Justice, et c'est dans cette forêt institutionnelle bruyante des familles professionnelles des différents corps de l'administration judiciaire et pénitentiaire que j'accompagne des greffiers, des magistrats, des agents administratifs, des conseillers d'insertion et de probation, des directeurs de greffe et des agents techniques. Face à ce bourgeonnement relationnel florissant, il est à préciser que les modalités de déploiement de l'activité de l'assistante de service social du personnel relèvent d'un statut particulier au sein de l'organisation. En effet, ayant le même employeur que les agents accompagnés, les assistants de service social du personnel sont théoriquement aussi les collègues de ces derniers, même s'ils n'entretiennent pas de relation de proximité en raison du caractère singulier de leur intervention. Du fait même qu'il est ce « confident nécessaire » qu'évoque l'article 3 du code de déontologie (1994) des assistants de service social : « l'établissement d'une relation professionnelle basée sur la confiance fait de l'assistant de service social un "confident nécessaire" reconnu comme tel par la jurisprudence et la doctrine¹. » Un statut à part pour cet impossible collègue, en réalité, soumis au secret professionnel, recueillant et accompagnant les difficultés des différents salariés de l'institution où il travaille. En effet, l'assistante de service social du personnel au sein de mon organisation n'est pas déployée en pôle d'intervention, mais hébergée sur les sites où elle intervient en liaison fonctionnelle avec l'encadrement de ces derniers. Elle demeure rattachée hiérarchiquement à sa direction, laquelle se trouve domiciliée sur un autre site qui fait office de siège regroupant différents services inhérents à son activité (coordination technique, service logement, prestations sociales, secrétariat, etc.). De ce fait, l'équipe du service social du personnel, composée de 21 professionnels, n'est pas réunie sur le même site, mais déployée au sein des différentes artères des institutions judiciaires, pénitentiaires et administratives. Par conséquent, l'équipe ne se rencontre en présentiel qu'à de ponctuelles occasions : durant des réunions régionales programmées tous les deux mois et lors des différentes commissions d'aide liées à leurs activités, ainsi que pendant des formations et interventions collectives ponctuelles ou en fonction des impératifs du service. Ainsi, en dehors des acteurs internes de l'institution, des agents reçus en entretien et du réseau tissé avec des partenaires extérieurs, les interactions de l'assistante de service social du personnel sont limitées avec son groupe de pairs à des échanges à distance.

131

Dans leur quotidien professionnel, ces travailleuses et travailleurs sociaux peuvent donc demeurer éminemment solitaires, isolés géographiquement de leurs pairs et rompus à la nécessité de faire équipe à distance. C'est dans la spécificité de ce cadre de travail que va se jouer, dans ma rencontre avec Hamare, une reconfiguration de mon rapport à l'espace, générée par les effets du télétravail en situation de confinement, dans une valse incessante entre mon cadre professionnel et l'intimité de mon environnement habitant.

Un début d'entretien aporétique

Le premier contact téléphonique réalisé avec Hamare, en décembre 2019, a duré à peine quelques minutes et a été suivi par trois autres échanges de 10 à 15 minutes que je ne détaillerai pas ici, l'objectif étant de situer l'échange qui m'a mis en mouvement réflexif, m'amenant à partager dans l'écriture le déploiement de ma pensée. De ce fait, je me propose, dans le développement de cette partie, de restituer les éléments factuels de notre cinquième entretien téléphonique d'environ 40 minutes tenu en mars 2020. Ceci afin de contextualiser, et d'explorer tout au long de cet article, les différents éléments d'analyse qui en ont découlé. Ainsi, ma rencontre avec Hamare se situe dans le cadre d'un remplacement d'une collègue qui, avant de partir en congé, me contacte par

1 Article 3 du Code de déontologie de l'Association nationale des assistants de service social (ANAS), adopté à l'Assemblée nationale le 28 novembre 1994.

téléphone pour me préciser que cette dame a laissé un message sur son répondeur, souhaitant obtenir des informations pour instruire sa demande de logement, mais qu'elle n'a pas eu le temps de la contacter. Je note les coordonnées d'Hamare et, dans la même foulée, je lui envoie un courriel explicatif concernant les démarches à réaliser, accompagné des documents nécessaires pour remplir et déposer son dossier au service logement du Ministère. Je lui propose également un entretien téléphonique au besoin. Hamare me répond presque instantanément, par courrier électronique, qu'elle a déjà envoyé son dossier, mais qu'il demeure bloqué du fait de sa situation de propriétaire. Elle me précise qu'elle travaille dans un service où elle ne peut pas parler librement au téléphone, de crainte que ses collègues n'apprennent ses difficultés, et qu'elle préfère venir me voir pour en parler. Je perçois dans l'écriture d'Hamare une certaine agitation, son message n'étant pas accompagné des formules de politesse de base (pas de bonjour ni de phrase introductive), mais composé d'un enchaînement de phrases télégraphiques, à l'image d'un texto. Elle m'écrit : « je ne sais pas comment fr, j'ai besoin d'un logement mon dossier est bloqué je suis libre le midi CDT ». Intriguée par ce style d'écriture peu commun chez les greffiers que j'accompagne, je lui propose un rendez-vous la semaine suivante, pour lequel elle me confirme sa disponibilité. Hamare ne viendra pas au rendez-vous et s'excusera quelques jours plus tard par courriel, disant qu'elle a oublié notre rencontre au regard de sa charge de travail, et qu'elle se propose de convenir d'une autre rencontre plus tard, dès qu'elle recevra son planning de permanence. Je n'entends plus parler d'Hamare jusqu'à la fin du mois de mars 2020, où elle me contacte par téléphone, un matin à 9 heures, pour me préciser qu'elle doit absolument « faire le point » afin de ne pas se « retrouver à la rue » avec ses deux enfants. Elle a la voix haletante, le souffle court, et s'adresse à moi avec agitation, dans une grande proximité, comme si le fait que nous ayons déjà échangé par courriel lui permettait d'avoir la confiance nécessaire pour exposer presque d'un seul tenant sa situation. Tant et si bien que j'ai l'impression de recevoir en pleine figure les éléments de sa situation et les résidus d'angoisse qui en découlent. Hamare me donne l'impression de se déverser littéralement dans mon espace de télétravail, tant la détresse que je perçois dans son récit et ses injonctions répétées en boucle à l'aider vite, « s'il vous plaît faut m'aider madame je vais mourir là j'étouffe trop », me bousculent émotionnellement. Le bruit de la ville, qu'il me semble percevoir en fond sonore, m'indique qu'elle est dehors. Je lui demande de se calmer, de trouver un endroit où se poser et de m'expliquer « quelle est son urgence ». Dans l'après-coup, je me fais la réflexion d'avoir répondu comme une téléopératrice de la plateforme téléphonique d'un service d'urgence. Le fait est que je perçois chez Hamare un feu intérieur dont je n'identifie pas la cause et que je me demande comment éteindre à distance. Ainsi, assise à la table de ma cuisine, stylo en main, je me tiens prête pour la prise de notes à venir et tente de rassurer Hamare par une phrase qui, sur le moment, pourra paraître hors réalité : « ne vous inquiétez pas, je suis là, juste à côté de vous, expliquez-moi ce qui vous arrive ».

Après s'être effondrée en larmes, Hamare me raconte que son conjoint a quitté le domicile depuis le mois de janvier, sans un mot d'explication, et qu'elle a reçu la veille une demande de divorce par consentement mutuel. Elle précise « la foudre m'est tombée sur la tête », puis « je voulais attendre la fin du confinement pour vendre le logement, mais là je veux que ça se finisse vite ». Hamare souligne avoir rendez-vous chez le notaire dans la même semaine avec son ex-mari, et m'indique qu'elle ne sait pas où aller ensuite, et qu'il faut qu'on l'aide au plus vite. Face à l'empressement d'Hamare à signer la vente de son logement, je lui rappelle que la situation de confinement a mis le pays au point mort et qu'il n'est pas raisonnable d'envisager obtenir un logement en pareil contexte. Je lui indique également que mis à part un hébergement ponctuel à l'hôtel, loin d'être garanti, aucune solution ne pourra lui être proposée dans les semaines à venir. À la suite de ma remarque, Hamare se lance dans un long monologue, que je la laisse déployer sans l'interrompre, et où je comprends qu'elle a peur « d'habiter seule » dans cet espace qui symbolise sa vie d'avant et aujourd'hui « l'échec » de son mariage. Hamare ne connaît plus le fait d'habiter et d'être en sécurité chez soi. Elle m'explique que la

situation de confinement a fait émerger en elle cet éprouvé : « plutôt la rue, dehors je respire mieux, dedans j'angoisse ». Cependant, elle pense tout d'abord à retourner chez ses parents, lieu stable de son enfance où elle a résidé jusqu'à son mariage et qui a signé l'acte de départ de sa vie d'adulte, de « femme mariée », mais elle déclare avoir honte d'imposer à sa famille ses difficultés. Hamare ponctue son récit par une phrase énigmatique : « c'est la crise partout, là, donc crise pour crise, allons-y ».

La polyphonie du corps dans l'entretien social à distance

Différents éléments de l'entretien avec Hamare me permettent après coup (Laplanche, Pontalis, 1967; Laplanche, 2006) de faire émerger l'existence d'un corps apprenant (Mombberger, 2016) dans l'entretien social distanciel. En effet, la prise de conscience de mes sens en tant qu'outils de compréhension de l'histoire de l'autre, et notamment de ma voix, véritable « organe-corps » de cet entretien, va m'aider pleinement à regarder Hamare « par l'oreille », une expression dont me fera part une collègue éducatrice spécialisée, Fabienne Trebouet, dans le cadre d'un échange informel, et que je reprends ici, tant elle me semble illustrer cette incarnation d'une autre façon de regarder. Ainsi, mon corps de travailleuse sociale en interaction semble ici recevoir, telle une caisse de résonance, les éprouvés d'Hamare. Il s'agit d'une ère intermédiaire d'expérience (Winnicott, 1975), où différents sons se répondent dans les échanges émetteur-récepteur et dont il reste un travail de dentelle à entreprendre pour l'accompagnant, lequel consiste à décrypter avec délicatesse la mélodie parfois brouillonne de l'accompagné afin de lui en restituer la portée et de l'aider à être l'auteur de sa propre histoire.

Outre mes sens comme décuplés, il me semble avoir été d'autant plus attentive au souffle d'Hamare, à ses intonations, à ses silences, de par ma posture de télé-accompagnante en situation de confinement. En effet, dans l'abondance de nos interactions comme dans le cadre d'une conversation primitive (Sassolas, 2009), je me sens littéralement touchée par Hamare et sa détresse de femme perdue dans la mise en abyme d'une autre crise, la sienne. Dans cet échange où dominent les sous-titres des mots qui s'enchaînent et s'entrelacent dans l'arabesque discursive d'une communication paraverbale, je sentirai leur empreinte s'inscrire dans mon corps. J'éprouve alors, au sein de mon appartement, espace d'intimité, l'expérience troublante de la porosité de mon « corps-outils » (Dejours, 1993). En ce sens, la psychologue du travail Marie Pezè (2009) souligne que « travailler, c'est tenir d'un côté la prescription et, de l'autre, la résistance au monde, avec son corps. Le corps est le premier et le plus naturel instrument du monde (Mauss, 1936). Les gestes ne peuvent donc se réduire à des enchaînements musculaires efficaces » (: 15). De même, la situation de télétravail en période de confinement engage le corps du travailleur social dans une interpénétration symbolique de son espace privé par son domaine d'activité professionnelle, l'amenant parfois à faire entrer symboliquement, au sein de son lieu de vie, les personnes accompagnées comme autant de productions imaginantes (Abraham et Torok, 1978), psychiquement bien présentes. Il existe un risque de débordement du travail chez soi, que le télétravailleur en situation de confinement doit pouvoir percevoir et paramétrer dans le choix d'un lieu aussi neutre que possible et contenant au sein de son habitat, afin de ne pas s'exposer aux intrusions intempestives et inconfortables du professionnel dans le privé. Pour ma part, il s'agira de la table de ma cuisine, un lieu qui me semblera présenter quelques similitudes avec l'environnement de mon bureau dans le sens où c'est un espace où l'on utilise différents outils pour réfléchir et y préparer, à l'aide d'associations d'ingrédients, de quoi se nourrir et prendre aussi un repas avec d'autres personnes, à l'image de l'origine latine du mot accompagner, qui renvoie au fait de partager le pain avec un autre.

Par ailleurs, le fait de déclarer à Hamare que « je sens que vous êtes perdue et qu'un nouveau logement semble une façon de vous retrouver » est une façon de lui signifier ce qui va nous aider

l'une et l'autre à coconstruire son accompagnement, ainsi qu'à la soutenir en lui proposant une orientation auprès d'un thérapeute. Je fais l'hypothèse qu'en affirmant ma place d'écoutante, je lui permets de s'approprier pleinement sa place d'accompagnée; je lui signifie que je suis bel et bien en présence dans cette écoute sociale si singulière d'un entretien social en distanciel. Ceci me semble un élément pivot de cette relation de confiance qui émerge à distance dans le contexte potentiellement traumatique des gestes barrières qu'a amené l'infusion de la crise sanitaire au sein des pratiques professionnelles des travailleurs sociaux. Cette contagion du risque potentiel qu'incarne l'autre est paramétrée de façon intrinsèque par le cadre de l'entretien distanciel. En effet, ce dernier me semble en situation de confinement être apparu comme un espace transitionnel (Winnicott, 1975), où les corps du couple accompagnant-accompagné peuvent faire l'expérience de se rencontrer sur une autre scène que celle du face à face ou du côté à côté. En outre, comme le rappellent Yves Schwartz et Elisa Echternacht (2009), la notion de « corps-soi », sous un double aspect, l'un biologique et l'autre ergonomique, se définit dans la dynamique du sujet en mouvement sur le plan environnemental et sociétal. Yves Schwartz et Elisa Echternacht déclarent ainsi :

« le corps humain, en tant que matrice de l'activité humaine, est traversé par ce débat et se constitue à partir de celui-ci, en réaffirmant la vie comme puissance de singularisation et production de normes. Le corps-soi voit ici son origine [...] Le travail n'est jamais seulement qu'exécution puisqu'il mobilise en situation productive cet arbitrage permanent entre l'usage de soi par soi-même et par les autres, ce qui rend cet écart pour partie toujours « inanticipable » (: 35).

Ceci permet de mettre en lumière la façon dont le corps du travailleur social peut constituer une interface permettant de contenir l'autre et d'interagir avec lui.

Des habitats déshabités et des locataires migrants

Si le fait d'habiter, selon le Larousse, signifie « avoir son domicile quelque part, y résider de manière permanente, y vivre », il apparaît aussi que le terme habiter recouvre une dimension plus large, dont témoigne une abondante littérature cherchant à circonscrire cette réalité, qui traduit la capacité de l'homme à construire un espace, à s'y établir, à l'occuper, à l'investir. Je pense ici aux gratte-ciels de New York, aux favelas de Rio de Janeiro, aux igloos des régions arctiques d'Amérique du Nord, ou encore aux yourtes traditionnelles des nomades de Mongolie. Autant de façons d'habiter l'espace, qui retranscrivent différentes modélisations d'un environnement habitant. Dans cette perspective, je prends comme point de repère conceptuel la théorisation du philosophe Martin Heidegger (1951), pour qui le fait d'habiter dépasse la dimension fonctionnelle d'occupation d'un logement visant à se mettre à l'abri, pour englober une vision plus large qui permet à l'homme de déployer sa condition humaine. L'habitation est alors perçue comme une manière d'être sur la terre.

Cela me renvoie à ces habitats parfois tellement chargés symboliquement que l'on rencontre en visite à domicile, et qui illustrent aussi la capacité des personnes qui y résident à se les approprier. Je souhaite m'attarder sur cette dimension d'appropriation d'une habitation, qui vient illustrer le degré d'investissement ou de désinvestissement du sujet à faire de cet espace le sien, en somme à se sentir chez lui. En ce sens, selon l'architecte Nadège Leroux (2008) :

« la demeure apparaît comme le nid, le refuge à la vertu d'abri, la mémoire heureuse de l'origine avec ses qualités de repos de tranquillité et de sécurité. Point de départ de la première expérience de l'être dans le monde, la maison constitue une référence et un outil de construction de soi » (: 14).

Cependant, le contexte de crise sanitaire lié à la COVID-19 a mis en perspective un questionnement de taille, autant pour les accompagnants en travail social que pour les personnes accompagnées, et plus globalement pour tous les citoyens du monde dans l'énigme existentielle suivante : qu'est-ce qu'habiter en situation de confinement? Cette notion est une sorte d'image mortifère impossible à se représenter, car il n'existe pas d'appui psychique pour s'y référer, et un problème qui prend une ampleur plus importante auprès des personnes déjà en situation de précarité locative accompagnées par les travailleurs sociaux.

Dans mon domaine d'intervention, le problème du logement se pose différemment, dans la mesure où les agents pour lesquels le service social du personnel intervient ont déjà tous et toutes pour la plupart un logement, ou se voient proposer une solution d'hébergement temporaire. Toutefois, certains d'entre eux, tout comme Hamare, viendront en solliciter un autre. Là où nombre d'agents me feront part de la redécouverte de leur logement sous l'angle d'un espace sécurisé qu'ils auront d'autant plus à cœur de préserver en situation de confinement, d'autres m'évoquent leur urgence d'obtenir un nouveau lieu, ne parvenant plus à occuper leur logement. Je fais ici l'hypothèse que dans l'analyse de ces demandes de candidature à la migration locative demeure une problématique latente qu'incarne l'habitat déshabité, c'est-à-dire l'impossible investissement du sujet habitant à s'approprier son domicile. Une situation que le contexte de confinement a fait émerger, de par la nécessité de chacun de se protéger et de se mettre à l'abri du virus. Dans une telle perspective, il me semble intéressant de revenir sur quelques éléments d'exploration théorique concernant ce que symbolise et engage le fait d'habiter un espace. En effet, le fait d'habiter ne désigne pas la même réalité selon que les personnes sont issues d'une culture animiste, traditionnelle ou occidentale. Ainsi, pour certaines cultures, l'habitation est une entité cosmologique, voire totémique, c'est-à-dire qu'elle est le prolongement de celui ou celle qui y réside. En effet, comme le souligne Fabrice Larceneux (2012), chercheur au centre national de la recherche scientifique (CNRS) et enseignant en marketing immobilier et sociétal : « certains lieux deviennent une partie de soi et construisent l'identité spatiale du sujet via un jeu d'interactions entre l'individu et l'espace. Certains espaces sont un soi vu de l'intérieur comme de l'extérieur » (: 1).

135

Ainsi, l'habitat peut être la continuité du corps de l'habitant, dans les murs de son espace de vie, illustrant la relation étroite susceptible d'exister entre l'homme et son habitat. Cela pourrait à certains égards se résumer dans l'hypothèse d'un « cogito habitant » identitaire que Fabrice Larceneux (2012) souligne de la façon suivante : « j'habite donc je suis ». En effet, pour l'auteur :

« le logement est un lieu de vie, de la prise de conscience de soi qui permet de se stabiliser, se ressourcer pour mieux s'ouvrir au monde plus tard. Le besoin de contrôle de l'espace privé est fondamental et traduit la nécessité pour chacun de pouvoir prendre ses distances, de couper les relations avec l'environnement physique et social » (: 2).

En ce sens, il nous est permis d'entrevoir combien, pour Hamare, la crise sanitaire et le confinement servent de soubassement et de catalyseur à la crise conjugale qu'elle-même traverse. Dans son refus d'occuper son logement, elle semble aussi témoigner de son refus de maintenir les liens qui l'unissent à son futur ex-conjoint. Rester dans le logement la placerait à contre-courant d'elle-même et de ce renouveau qu'elle souhaite incarner et déployer au sein d'un nouveau lieu, siège du chez-soi. On voit aussi émerger la dimension psychique d'un logement étayé par la métaphore d'habitat intérieur (Eiger, 2004). Mon hypothèse est que l'habitat déshabité, c'est-à-dire un espace psychologiquement désinvesti par son habitant, en dessine quelques pourtours, que la situation d'Hamare permet ici d'explorer.

Travail social rhizomique et travail social filicide : des pratiques professionnelles déconfinées?

Ma rencontre avec Hamare m'a également permis de faire l'expérience lors d'un micro-moment de l'entretien, d'un sentiment de débordement psychique intense, que je souhaite partager ici sous la forme d'hypothèses que je laisse ouvertes, tant il me semble que l'expérience du travail à distance en situation de confinement amorce l'émergence de pratiques professionnelles déconfinées, dont l'avenir nous dira si elles perdureront ou si elles n'étaient que l'expression éphémère de la crise sanitaire. Ainsi, je souhaite me pencher sur ce qui est permis, je pense, de considérer comme un tabou de la relation d'aide, et qui se résume dans ses grandes lignes comme l'impossibilité psychique de l'intervenante à accompagner le sujet dont elle est le référent, dont elle a la charge, comme on peut l'entendre dire dans les institutions. Afin de tenter de décrire cet espace interstitiel (Glissant, 1990) de désinvestissement psychique des travailleurs sociaux face aux personnes accompagnées dont ils assurent le suivi, j'emprunte à Françoise Hatchuel (2017), chercheuse en sciences de l'éducation et maîtresse de conférence, sa théorisation sur le risque filicide, en la déployant non pas dans la relation parent-enfant, mais au sein de la dynamique relationnelle entre la personne accompagnante et la personne accompagnée. Les deux environnements communicationnels me semblent bien traduire un fragment de ces tabous de la relation d'aide, à savoir combien l'énergie à mobiliser pour maintenir et soutenir un accompagnement peut aussi être exposée au risque de désinvestissement de l'accompagnant face à la charge émotionnelle de sa mission, qui le percute à l'endroit de sa propre vulnérabilité. Ainsi, cette expérience d'un sujet dont j'ai la charge, et dont la situation, le temps d'un micro-moment, va me sembler impossible à investir en situation de crise sanitaire, résonne avec cette dimension du risque filicide que Françoise Hatchuel décrit comme un éprouvé de désinvestissement potentiellement mortel pour les enfants et donc insoutenable pour le parent. Ainsi, s'inspirant de l'œuvre de Doris Lessing, prix Nobel de littérature en 2007, l'auteure précise :

« je voudrais en particulier montrer comment son œuvre me permet de penser que cette transmission de la violence passe notamment par ce que j'appelle l'angoisse du risque filicide, c'est-à-dire la peur pour un parent, de ne pas parvenir à soutenir l'investissement que demande le fait de faire grandir un enfant et l'impossibilité d'assumer ses éprouvés de découragements » (: 206).

Risque de découragement, dont je palpe psychiquement la portée dans les nombreuses demandes d'aide d'agents souhaitant changer de logement durant la période de confinement, et qui ne pourront recevoir dans des délais satisfaisants une réponse à la demande d'aide et d'écoute escomptées, du fait d'une trop grande affluence des demandes. Je pense aussi avec empathie et « veillance », pour reprendre le terme du psychologue clinicien et psychanalyste Bernard Pechberty lors de ma participation à un groupe de supervision, à mes nombreux collègues, qui, malmenés par la situation de crise sanitaire, seront aussi démunis que les agents qu'ils accompagnent. Ce qui met aussi symboliquement aux arrêts la figure du héros qui, percuté de plein fouet dans l'éclosion de la crise, devra penser d'autres repères méthodologiques pour y survivre.

Face à cet éprouvé de risque de désinvestissement psychique des intervenants sociaux envers la personne accompagnée qu'amène le travail filicide, il me semble qu'un autre travail a pu aussi émerger avec la situation de confinement : le travail social rhizomique. J'utilise l'image du rhizome, plante au système racinaire multiple, au sens du philosophe et poète Edouard Glissant (1990), qui l'emprunte lui-même aux philosophes Deleuze et Guattari (1976). Dans cette perspective, le travail social rhizomique me semble pouvoir définir la survivance d'un travail du lien, mais aussi celle de l'étagage d'un réseau de collaboration inter et extraprofessionnelle qui assure, préserve et maintient l'essence des métiers de la relation. Par conséquent, il s'agit là d'un travail social en

biodynamie, c'est-à-dire en collaboration fertile avec les autres partenaires agissant sur le terreau de l'organisation afin d'en faire un espace fécond et habité. Au-delà d'un travail en réseau, il s'agit surtout d'un travail en synergie, qui permet de soutenir le tressage relationnel du lien dans une dynamique d'écologie humaine. L'intervenant en risque d'épuisement peut prendre appui sur le travail social rhizomique, en prenant conscience du système qui le relie à un ensemble d'autres intervenants, véritable réseau d'entraide professionnelle, qu'il aura pris soin de tisser et d'entretenir tout au long de sa carrière de travailleur social.

CONCLUSION

La situation de confinement, pour certains travailleurs sociaux, a eu des effets sur les modalités de leurs interventions, notamment sur l'interaction de corps à corps dans la dynamique de l'entretien distancié, ce qui me porte à poser l'hypothèse que l'absence du corps physique permet son retour autrement, notamment son retour signifiant et signifié par un ensemble de manifestations paraverbales. Mon expérience de l'entretien réalisé avec Hamare m'a permis d'explorer la problématique de l'habitat déshabité en tant qu'espace désinvesti psychiquement par un sujet qui ne se reconnaît pas dans ce dernier. Du fait de la crise, et de l'attention particulière portée sur l'aspect sécuritaire d'une habitation, mais aussi sur la nécessité de s'y sentir à son aise, il me semblera entrevoir l'envol symbolique d'agents migrants, envahis par l'envie d'obtenir un nouveau logement qui leur ressemble. Une construction fantasmagorique du logement idéal, que la situation de confinement liée à la crise sanitaire me semble accentuer. Dans ce contexte de crise, où les accompagnants sociaux seront fortement mobilisés, il sera aussi question de l'effet de cette dernière sur leurs pratiques professionnelles. Ainsi, avoir recours à d'autres outils en créant des ponts avec d'autres disciplines qui alimentent les modalités de l'accompagnement social permettra, me semble-t-il, de négocier les mutations du travail social qu'amène l'évolution de la société au sein de laquelle les sujets que nous accompagnons vivent, survivent, et se débattent aussi parfois. Ceci pour tenter de prendre place dans un monde aujourd'hui marqué par les remaniements relationnels qu'a amenés la situation de confinement. L'un des biais de l'intervention du travail social peut se comprendre dans les ressorts du travail filicide, qui épuise et dévitalise émotionnellement l'accompagnant dans son élan professionnel. Il s'agit d'une dynamique relationnelle au sein de laquelle le travailleur social, dans la perception d'un attachement coûteux psychiquement à l'objet d'investissement de son activité professionnelle, se retrouve face à l'angoisse de ne pouvoir le porter. Face à cela, le travail social rhizomique, espace pluriel de collaborations fertiles de professionnels qui interagissent en biodynamie, semble être l'une des pistes parmi tant d'autres pour soutenir et déployer un travail de la relation pleinement vivant.

137

ABSTRACT:

In this article, I wish to explore changes in the setting of the social interview as seen through the change in a person's relationship with his living environment as a result of the COVID-19 health crisis. I wish to explore how confinement has sometimes given rise to visions of the ideal occupation of a dwelling, mobilizing social service assistants and their clients around communication guidelines for building together. This accompaniment gives full meaning to the Latin words cum and panis from which it comes, i.e. "who eats bread with". Through a recounting of the case of Hamare, who wishes, in full pandemic, to sell his housing unit and quickly obtain a new one, I will present the concept of "uninhabited housing", which I define as the experience of an insecure and uncertain living environment. In the process, we explore how the dynamics of "listening, voicing, looking" play in weaving relationships through the social interview, allowing us to stay in touch from a distance and provide socio-educational support on issues relating to housing during confinement.

KEYWORDS:

Confinement, social service of staff, telework, uninhabited housing, rhizomic social work, filicide social work

RÉFÉRENCES

- Abraham, N. et M. Torok (2009). *L'écorce et le noyau*, Paris : Flammarion.
- Blanchard-Laville, C. et D. Fablet (2003). *Travail social et analyse des pratiques professionnelles*, Paris : l'Harmattan.
- Blanchard-Laville, C., Chaussecourte, P., Hatchuel, F. et B. Pechberty (2005). « Note de synthèse : l'approche clinique d'inspiration psychanalytique en sciences de l'éducation », *Revue Française de Pédagogie*, INRP/ENS éditions, 111-162.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Code de déontologie de l'Association nationale des assistants de service social (ANAS), adopté à l'Assemblée nationale le 28 novembre 1994.
- Delory-Momberger, C. (2016). *Éprouver le corps, corps appris, corps apprenant*, Paris : Érès.
- Dejours, C. (1993). *Travail usure mentale : essai de psychopathologie du travail*, Paris : Bayard.
- Deleuze, G. et F. Guattari (1976). *Rhizome*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Eiguer, A. (2012). *L'inconscient de la maison*, Paris : Dunod.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la relation*, Paris : Éditions Gallimard.
- Hatchuel, F. (2012). « Soutenir le travail : une posture psychique face au chaos », *Connexions*, vol. 97, n° 1, 119-135.
- Hatchuel, F. (2017). « Du risque filicide au care... : la transmission de la violence et son interruption dans l'œuvre de Doris Lessing », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 24, n° 2, 205-219.
- Heidegger, M. (1951). « Bâtir, habiter, penser », *Ess. & Conf*, 170-193.
- Kattar, A. (2016). « Être élève-adolescent dans un environnement incertain. Entre le familial et l'étranger », *Cliopsy*, 15, 9-25.
- Laplanche, J. (2006). *Problématique VI. L'après-coup*, Paris : PUF.
- Larceneux, F. (2011). *J'habite donc je suis*, Paris : Étude foncière, Compagnie d'édition foncière, 23-26.
- Pezé, M. (2009). « Corps et souffrance au travail », *Corps*, n° 6, 15-21.
- Sassolas, M. (2009). *Transmission et soins psychiques*, Paris : Érès.
- Schwartz, Y. et E. Echternach (2009). « Le corps-soi dans les milieux de travail : comment se spécifie sa compétence à vivre? », *Corps*, n° 6, juin, 31-37.
- Resnik, S. (2012). « L'homme gelé : Réflexions sur le temps vécu dans la psychose », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 2, n° 2, 625-642. <https://doi.org/10.3917/jpe.004.0625>
- Tisseron, S. (2010). *L'empathie au cœur du jeu social*, Paris : Éditions Albin Michel.
- Winnicott, D-W. (1975). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris : Éditions Gallimard.